

La Musique par disques

//// ORCHESTRE.

Nous finirons par posséder toute l'œuvre de Strawinsky gravée sur la cire. Voici un enregistrement parfait de son *Octuor pour instruments à vent* avec des virtuoses comme Moyse, Vignal et Dherin sous la direction de l'auteur. Cette œuvre est une de celles qui a exercé le plus d'influence sur la jeune école française ; on aura plaisir à l'entendre à loisir, à goûter notamment l'ingéniosité du thème varié et ses effets d'instrumentation. (Columbia LFX 287-288).

Arthur Rubinstein joue le *Concerto en la majeur* de Mozart (K. 488) avec l'orchestre de The London Symphony. Ces trois disques sont parfaits sous le rapport de l'enregistrement. Le piano sonne admirablement dans tous les registres. La sonorité est à la fois claire et mœlleuse, nette et sans sécheresse. Le fait vaut d'être noté, car le même artiste, dans *Triana* d'Albeniz, dont nous parlerons plus loin, n'obtient de son piano dans le registre aigu que des sons sans timbre, d'une froideur surprenante. Ce ne peut être la faute de l'exécutant dont nous connaissons le toucher si fin, si nuancé, la ravissante sonorité, mais d'un piano peu phonogénique. Il a été mieux servi cette fois à Londres, semble-t-il, et encore une fois, cet enregistrement de *La Voix de son maître* est idéal. Rubinstein joue Mozart délicieusement, avec une délicate sensualité, une fantaisie mesurée, un goût exquis. Voilà trois disques que les amateurs de musique classique devront ranger précieusement sur les rayons de leur discothèque (Gramophone DB 1491 à 93).

Le *Concerto N° 3 en sol* de Bach, est joué dans un style admirable par l'Orchestre de l'École normale de Musique, sous la direction d'Alfred Cortot. Je regrette seulement l'absence du clavecin dont la sonorité me semble indispensable à l'équilibre instrumental de ces concertos et que supplée fort mal le meilleur piano, dont la sonorité sourde n'a rien à voir avec les ferraillements et tintements métalliques de son ancêtre. Ceci dit, reconnaissons qu'on ne saurait jouer avec plus de fougue juvénile et de rythme, d'émotion, de grandeur simple que ce petit orchestre mené par le prodigieux animateur qu'est Alfred Cortot. Ce concerto tient en deux petits disques (DA 1259-1260).

Je vais être obligé de me répéter en parlant de l'adorable *Concerto dans le goût théâtral* de Couperin, interprété par les mêmes exécutants. Là encore le clavecin me manque, plus encore même que pour Bach, car on attend cette sonorité claire et brillante qui doit se marier aux différents timbres de l'orchestre, mais quelle

leçon d'interprétation nous donne Cortot sur ce disque ! Quelle manière souple et vivante de jouer cette ancienne musique, sans affectation, ni mièvrerie, comme sans solennité guindée ! Il faudrait faire entendre dans des Conservatoires beaucoup de disques de cette sorte pour inculquer aux élèves la véritable manière dont ils doivent s'efforcer de rendre la musique ancienne (Gramophone DB 1767-1768).

Le II^e *Concerto brandebourgeois en fa majeur* est joué par l'Orchestre Philharmonique de Berlin sous la direction de Melichar avec une exactitude rythmique un peu trop métronomique pour mon gré, mais un ensemble et un dynamisme remarquables (Pol. 27.293-94).

Le Bach Cantata Club de Londres donne une exécution excellente de l'air : *Jésus que ma joie demeure* et de fragments de la *Suite en si mineur* (Col. DF 1089).

////// MUSIQUE DE CHAMBRE.

Arthur Rubinstein joue *Triana* d'Albeniz, qui est son triomphe, tour à tour avec nonchaloir, avec émotion, avec verve. Le piano étincelle sous ses traits capricants. N'était le fâcheux instrument qui sonne mat et froid à l'aigu, ce disque nous enchanterait. Au verso, de charmantes pièces de Villa Lobos pour enfants : *Moreninka*, *Pobresinka*, *Polichinelle* (Gramophone DB 1762). Giesecking, au contraire, est merveilleusement servi par son instrument. On peut discuter son interprétation peut-être trop jolie de la *Sonate en ré mineur* de Beethoven, on ne peut contester le charme et la beauté de la sonorité si pure, si nuancée, si brillante (Col. DEX 132-133).

Les amateurs vont pouvoir s'amuser à accompagner le violoniste Benedetti jouant l'*Ave Maria* de Gounod et le saxophoniste Mule modulant le *Cygne* de Saint-Saëns. Ce disque d'accompagnement (DF 1083) me semble appelé au plus brillant succès.

////// CHANT.

La technique phonographique vient de remporter une victoire. On est parvenu à ressusciter Caruso ! A dire vrai, l'enregistrement phonographique mécanique, si insuffisant pour les instruments, était parvenu à capter fort bien la voix humaine et l'on peut encore entendre plusieurs disques remarquables de ses principaux airs, mais enfin le tour de force a été de faire chanter cette voix avec l'accompagnement d'un grand orchestre, un peu comme on superpose en art cinématographique une vue mouvante de paysage à la prise de vue du studio, transportant ainsi aux tropiques ou sur les glaciers une action tournée à Joinville... L'air de *Paillasse* est une superbe réussite en tous points ; celui de *Martha* laisse seulement un peu à désirer dans la demi-teinte, mais quelle voix ! Le timbre est si émouvant qu'on en arrive à oublier la musique... (Gramophone DB 1802).

Signalons un bon disque de Schlusnus : *Auf Flügeln des Gesanges-Venetianisches Gondellied* de Mendelssohn (Pol. 90.195).

Les disques Lumen publient une série d'œuvres religieuses d'un haut intérêt artistique remarquablement enregistrées, tant anciennes que modernes : *Messe* d'Henry Dumont par la chorale de Saint-Nicolas (30.001 et 30.002), *Acclamations carolingiennes*, d'un superbe effet ; la *Vierge à la crèche*, de César Franck (32.003) ; le *Symbole des Apôtres*, d'André Caplet (32.004) ; *Oraison dominicale* et *Salutation*

angélique, d'André Caplet par Croiza (32.008). Ce dernier vraiment admirable. Thill fait un sort à une bien mauvaise mélodie de Bizet : *Ouvre ton cœur* et à la *Nuit d'Espagne* de Massenet (Col. LFX 1.118).

Chaliapine interprète des airs religieux russes de Gretchaninoff et d'Arkhangelsky, composés sur des thèmes liturgiques, avec d'excellents chœurs de l'Église Métropolitaine russe de Paris. Cette voix dont l'accent vous prend aux entrailles, est admirablement rendue par le disque (Gramophone 1.701).

//// CHANSONS ET JAZZ.

Mireille a réussi de nouvelles chansons : *le Vieux château*. Quel contraste entre cette formule si primesautière, pleine de fantaisie et d'imprévu et l'effroyable vulgarité des chansons qui forment le répertoire habituel d'une Lucienne Boyer, par exemple, pour ne citer qu'une des meilleures artistes d'aujourd'hui. Cela pétillie d'esprit et d'invention. Même *le jardinier qui boîte* qu'on entend au verso, malgré des paroles assez niaises et une musique de coupe trop régulière, contient des envolées charmantes comme l'énumération de tout ce que les maraudeurs ont aperçu de l'autre côté du mur. Vraiment cette Mireille est en train de renouveler l'art de la chanson.

Il y a de même des détails charmants dans *les Trois gendarmes*, qu'elle détaille elle-même avec drôlerie et dans *la Partie de bridge* où elle a pour terribles et galants partenaires Pills et Tabet (Col. DF 1.077). Damia fera passer le frisson dans l'âme des mininettes qui écouteront *Pour en arriver là* et *Mon matelot* (Col. DF 1.092).

Le disque parlé tiré de *Jean de la Lune*, joué par Simon et Armontel est assez drôle (Col. BF 11) mais *les Deux malins* et *Chez le metteur en scène* sont d'une bêtise désarmante (Pol. 522.489).

Peu de jazz nouveau à signaler depuis la brillante édition des disques Brunswick signalée le mois dernier par Hughes Panassié. Mentionnons un jazz de piano hot improvisé avec impétuosité par le fameux Duke Ellington : *Fast and furious Swanpy River* (A 500.180) et un bon jazz à danser : le fox trott *Say it isn't so* et *Let's put out the lights* (Gram. K 6.792).

Henry PRUNIÈRES.